

# L'œuvre de Jean Meslier dans l'histoire des idées

Serge Deruette

« Il aura fallu du temps pour prendre la mesure d'une œuvre comme celle de Jean Meslier » écrivait, il y a à peine deux ans, Roland Desné, qui a tant fait pour la connaissance de ce penseur trop longtemps ignoré <sup>1</sup>.

Penseur marginal du siècle des Lumières, Jean Meslier, en laissant à la postérité la première théorie complète d'athéisme et de matérialisme philosophique (la conception que la matière, en opposition à ce que prétend l'idéalisme, existe indépendamment de la pensée), en est aussi un penseur capital.

Marginal parce que son œuvre a emprunté, non la voie royale de ces Lumières éclatantes ouverte en France par Voltaire, La Mettrie, Condillac, Diderot, Helvétius, Holbach..., mais les sentiers escarpés et broussailleux, ardues et aléatoires de la diffusion des manuscrits clandestins.

Marginal ensuite, parce que sa pensée n'aura pas la notoriété, la reconnaissance et l'influence qu'elle méritait en son siècle, celui des Lumières et de ces penseurs de renom qui pourtant le connaissaient eux-mêmes, s'en nourrissaient, en reproduisaient certaines des idées, mais ne le rendaient jamais ni dans sa radicalité ni dans sa profondeur, pour ne pas parler de Voltaire qui a dénaturé Meslier pour le réduire à l'image d'un honorable et vulgaire déiste <sup>2</sup>.

Marginal toujours aujourd'hui quand, émergeant des brumes épaisses dont la pensée dominante et considérée comme convenable l'a enfoui, on commence à peine à le redécouvrir, alors qu'il reste encore trop souvent une « curiosité » sur laquelle on passe rapidement, sans vraiment chercher à le connaître.

Capital cependant parce que, dans les conditions clandestines de la rédaction de son *Mémoire* – son œuvre unique mais monumentale – en raison même pour une grande part de cette clandestinité, il dépasse en pénétration et en hardiesse tout ce que les penseurs des Lumières ont pu écrire.

Capital parce qu'il est le premier auteur à s'atteler à une critique systématique de la religion chrétienne, de ses incohérences qu'il relève en nombre dans les textes sacrés eux-mêmes, de sa doctrine et de sa morale.

Capital aussi parce qu'il construit *une théorie de l'athéisme* complète, structurée, distincte des points de vue des libertins des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et radicalement novatrice.

Capital surtout parce qu'il élabore *une théorie du matérialisme* philosophique fondée sur la démonstration que la matière est incréée et se transforme elle-même et par elle-même,

et qui renoue en la dépassant avec la grande tradition du matérialisme antique, longue de cinq siècles, qui va de Leucippe à Lucrèce en passant par Démocrite et Épicure.

Capital encore parce qu'il inscrit sa pensée philosophique dans la perspective de la dénonciation sociale et politique de la féodalité et des structures monarchiques de l'Ancien Régime et qu'il prône *un égalitarisme communiste* dont l'instauration passe par l'action contestataire des masses, offrant en cela *une pensée révolutionnaire unique* dans la France d'avant la Révolution.

Capital, somme toute, parce qu'il est le premier penseur à réunir en *une seule et unique conception du monde et de la vie*, l'athéisme, le matérialisme, l'égalitarisme et la pensée révolutionnaire.

Capital dans l'histoire des idées philosophiques et des doctrines politiques parce que, j'ai eu déjà l'occasion de le dire, « pour que la pensée accède à nouveau en un seul mouvement à la conjonction de ces quatre domaines de la pensée que sont la négation de Dieu, la matière, le communisme et la révolution, il faudra attendre Marx et Engels, c'est-à-dire la Révolution française et la révolution industrielle, le triomphe de la bourgeoisie et la constitution du prolétariat industriel <sup>3</sup>. »

Dans cet ouvrage destiné à sortir Jean Meslier de l'ombre, je me propose, tout en m'interrogeant sur les raisons de la radicalité de sa critique antireligieuse, de son communisme révolutionnaire et de son matérialisme athée, de

- montrer en quoi il innove dans la critique du christianisme et de l'Église ;
- présenter ses idées sociales, politiques et tactiques ;
- cerner, de façon claire et populaire – une perspective qui aurait plu à Meslier et s'inscrit pleinement dans sa démarche et sa motivation –, ses idées philosophiques.

## **La critique mesliériste du christianisme et de l'Église**

Meslier vise les religions, toutes les religions. C'est d'ailleurs de la multiplicité des religions, qui toutes prétendent être le seul juste et véritable culte voué à leur Dieu, qu'il tire sa « Première preuve » car pourquoi, s'il y avait un seul « principe de vérité qui serait Dieu », y aurait-il de multiples vénération de différents Dieux ?

Mais, comme son *Mémoire* est d'abord destiné à ses paroissiens et qu'il s'adresse à eux, c'est à la critique du christianisme, et plus précisément du catholicisme romain, que Meslier va d'abord se livrer quasi exclusivement, ne réservant que quelques allusions à d'autres religions qu'il maîtrise forcément moins bien que celle dont, pour avoir à la pratiquer de l'intérieur, il a une connaissance étendue et précise.

Cette critique fait l'objet des quatre « preuves » suivantes. Il y passe au crible les *Écritures* « prétendument saintes » (« Deuxième preuve »), les visions et révélations « prétendument divines » (« Troisième preuve ») et les prophéties de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* (« Quatrième preuve »). Il y débusque ensuite les erreurs dans la « doctrine » chrétienne elle-même et y dénonce celle de sa « morale » (« Cinquième preuve »).

Mon propos est de situer ici Meslier dans l'histoire de la critique religieuse du christianisme. Il n'entre donc pas dans mes intentions de résumer l'ensemble de l'arsenal argumentatif qu'il mobilise dans sa charge contre le christianisme et l'Église. Je renvoie pour ce faire au *Mémoire* lui-même, sinon, à l'ouvrage où j'en donne à lire quelques deux cents pages de larges extraits. Je me borne ici à dégager les éléments qui font l'originalité et la profondeur de la déconstruction qu'il opère des fondements de la religion de l'Église catholique.

Il montre, en en citant une foule d'exemples, que les miracles bibliques ne sont rien d'autres que des copies – plutôt pâles d'ailleurs ! – de ceux tout aussi illusoires et trompeurs qu'invoquait le paganisme. Il insiste sur la mesquinerie de ces miracles au regard de ce qui aurait pu être fait pour le bien de l'humanité, et qui sont indignes d'un Dieu dont on célèbre la grandeur, et sans rapport aucun avec l'infinie bonté qu'on lui prête.

Il insiste sur le caractère simplement, trivialement humain des « prétendues *Écritures saintes* », nullement certaines et falsifiées dans leur rédaction même. Elles sont, à tout prendre, fort inconcevables de la part d'un Dieu qui serait « infiniment parfait ». Si Meslier admet qu'il y ait dans ces textes quelques rares mais sages idées, celles-ci ne sont nullement autres qu'humaines. Autant leur préférer les *Fables* d'Ésope, « certainement beaucoup plus ingénieuses et plus instructives ».

Meslier ne se limite pas à ce genre d'attaques pleines de cette ironie mordante et ravageuse qui, traversant son *Mémoire*, lui donne sa saveur particulière. Car pour démontrer l'inanité des miracles, il élabore aussi les règles d'une critique historique rationnelle des textes qui les rapportent, une critique historique étrangement moderne qui anticipe celle que l'on enseigne aujourd'hui comme discipline connexe de l'étude de l'histoire. Tant les règles qui portent sur l'établissement de l'authenticité des témoignages (ce que l'on appelle la « critique externe ») que celles relatives à la crédibilité de ceux-ci (la « critique interne »).

Ainsi, pour démontrer l'inanité et l'imposture de ce que la religion présente comme des miracles, établit-il quatre règles qui sont autant de critères objectifs et de bon sens (on parlerait actuellement « de critères scientifiques ») auxquels ces récits ne correspondent nullement. Ces règles sont de savoir

si ceux que l'on dit ou que l'on croit être les premiers auteurs de ces sortes de récits et de narrations en sont véritablement les auteurs [...] ;

si ceux qui sont ou qui ont été véritablement les premiers auteurs de ces sortes de narrations étaient des personnes de probité et dignes de foi, s'ils étaient sages et éclairés et s'ils n'étaient point prévenus en faveur de ceux dont il parlent si avantageusement [...] ;

si ceux qui rapportent ces prétendus miracles ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues et s'ils les rapportent toutes véritablement comme elles sont [...] ;

si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces faits [...] n'ont pas été falsifiés et corrompus dans la suite du temps comme quantité d'autres livres ou histoires qui ont été indubitablement falsifiés et corrompus, et que l'on en falsifie encore tous les jours dans le siècle où nous sommes.

C'est ainsi armé de la critique historique dont il vient d'élaborer les bases que Meslier se lance dans la comparaison des *Évangiles*. Là aussi, en mettant en évidence les

nombreuses incohérences et les multiples contradictions qu'ils présentent entre eux, il fait figure de précurseur en anticipant l'exégèse synoptique des trois *Évangiles* selon Matthieu, Marc et Luc que l'Allemand Griesbach mettra au point un demi-siècle plus tard.

Dans son entreprise de démolition des visions et révélations qui sous-tendent les religions en général et le christianisme en particulier, Meslier utilise souvent un argument de bon sens, ce que j'appelle son « test de l'actualité » : que penserait-on aujourd'hui si un *quidam* prétendait en avoir de telles ? « On le regarderait infailliblement, répond-il, comme un fou, comme un visionnaire ou comme un insensé fanatique. »

En rupture avec les conceptions cartésiennes, mais dans la droite ligne de celles de Montaigne qu'il cite abondamment et avec admiration, il s'élève contre « la cruelle et barbare institution des sacrifices sanglants d'animaux ». Il épingle de même « ce cruel et barbare commandement » que Dieu fit à Abraham de lui sacrifier son Fils pour ensuite dénoncer le sacrifice le plus aberrant du christianisme et qui le fonde pourtant : celui du Christ lui-même, le « divin Fils » de Dieu. Dieu, s'il existait, écrit Meslier, aurait voulu réparer par le plus grand des crimes cette « faute » insignifiante qu'aurait été – ajoute-t-il, goguenard – celle « des prunes ou des cerises » de l'Éden.

Autre argument qu'utilise Meslier, le renversement de la charge de la preuve. Revenant sur le fait que les textes bibliques font état de bien plus de « faux prophètes » que de « vrais », il met au défi les chrétiens (qu'avec ironie, il appelle régulièrement les « christicoles ») de prouver que ceux qu'ils considèrent vrais étaient bien tels.

C'est ici en énonçant un critère matérialiste de jugement qu'il innove : le critère de la pratique. Il permet de comparer ce que les « prétendus prophètes » ont prédit avec ce qui est arrivé. Meslier, invoquant pas moins d'une cinquantaine de prophéties de l'*Ancien Testament* et une quantité égale du *Nouveau*, montre que ce qui y était annoncé ne s'étant nullement concrétisé, elles sont « manifestation vaines, fausses et trompeuses ». Et, avec le bon sens et le sarcasme toujours présents :

Si Mahomet, par exemple, ou quelque autre semblable imposteur, eût fait de semblables promesses à ses sectateurs, et qu'ils ne pussent en montrer aucun effet non plus que nos christicoles, ils ne manqueraient pas, nos christicoles, de crier : « Ah ! le fourbe ! Ah ! l'imposteur ! Ah ! les fous de croire un tel imposteur ! »

Car il ne s'agit pas d'interpréter « allégoriquement » – « poétiquement » dirait-on aujourd'hui – les textes bibliques. Meslier en dénonce la fatuité comme autant de « puérités vaines et dignes de risées ». Leur explication par un sens imaginaire prouve seulement que, tout comme les prophéties, les promesses et révélations qui s'y trouvent sont elles-mêmes imaginaires. Et donc qu'elles ne sont pas.

Meslier recense une impressionnante quantité d'interprétations allégoriques par lesquelles saint Paul et les pères et docteurs de l'Église tentent d'aménager l'*Ancien Testament* pour qu'il paraisse annoncer le christianisme. Je ne résiste pas au plaisir de citer celle-ci, tirée de saint Augustin, où il est question, sous la plume de cet éminent père et docteur de l'Église, ni plus ni moins, du Christ figuré par le divin postérieur paternel :

Dieu dit à Moïse qu'il ne verrait point sa face, mais qu'il verrait son derrière. La figure est que la face de Dieu signifie la divinité, que l'on ne peut voir par les yeux du corps, et son derrière la nature humaine en Jésus-Christ, laquelle on peut voir !

Plus encore que dans la critique des incohérences et absurdités des textes sacrés, l'originalité de Meslier réside dans la dénonciation des erreurs de « doctrine » et de « morale » du christianisme. Elles font l'objet de sa « Cinquième preuve ».

Cette religion, affirme-t-il, n'est pas le monothéisme qu'elle prétend être, car elle vénère un seul Dieu tout en révéranant trois ! Et dans quel embrouillamini ! Le Père a engendré le Fils et l'un avec l'autre ont engendré l'Esprit saint, mais tout cela sans qu'il y ait aucune antécédence du Père sur le Fils ni de ces deux derniers sur l'Esprit. Et, demande Meslier en précurseur du féminisme – ce ne sera pas en cette seule occasion ! –, pourquoi un père et un fils ? Et pas une mère et une fille ?

Meslier retourne contre les « déichristicoles » la critique qu'ils font au paganisme de diviniser des personnages humains : eux aussi attribuent la divinité à un homme, et encore ont-ils, sur les païens qui l'accordaient à de grands personnages, cette circonstance aggravante de le faire pour

un homme de néant qui n'avait ni talent, ni esprit, ni science, ni adresse, et qui était tout à fait méprisé dans le monde [...] un fou, un insensé, un misérable fanatique et un malheureux pendar.

Il est sans doute, de tous les temps, l'auteur qui se déchaîne le plus contre le personnage de Jésus-Christ !

Si Meslier donne entièrement raison aux chrétiens de condamner l'idolâtrie des religions païennes, il dénonce le christianisme lui-même comme une religion idolâtre de la plus aberrante façon, ressuscitant cette idolâtrie au travers des hosties, ces « dieux de pâte et de farine » qu'il faut protéger dans des boîtes pour ne pas qu'un souffle de vent les emporte et qui ne sont même pas prévus pour résister à l'appétit des souris ni des limaces... et que les chrétiens mangent eux-mêmes !

Il relève la contradiction qui gît au fondement de l'histoire du péché originel mettant en scène un premier homme et une première femme déjà marqués par le péché alors même qu'ils viennent d'être créés « dans un état de perfection » !

Il condamne aussi cette erreur qui porte l'allégation d'« un Dieu infiniment bon et miséricordieux » qui punit par des supplices sans fin, « les plus cruels et les plus effroyables que l'on puisse imaginer », et celle d'un Dieu tout-puissant qui entre dans des colères invraisemblables

non seulement parce que cela serait indigne de la sagesse d'un être infiniment parfait, tel que serait un Dieu, comme on le suppose, mais aussi parce qu'étant immuable et inaltérable par sa nature même, comme on le suppose aussi, il ne pourrait être sujet à aucune de ces passions-là.

Quant aux erreurs de « morale » du christianisme, Meslier en énonce trois.

La première est qu'elle considère la recherche de la souffrance comme une perfection de la vertu et la deuxième qu'elle condamne la sexualité, que ce soit dans « les plaisirs naturels du corps » ou dans les seuls désirs et pensées, comme « des crimes dignes de châtiments éternels ». Sans être aucunement libertin (le libertinage est une attitude aristocratique et grande-bourgeoise aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et Meslier est tout sauf élitiste), au travers de la mise en évidence de ces deux erreurs de la morale chrétienne, il

dénonce l'Église qui, en exaltant la souffrance et en condamnant le plaisir, voit le bien dans le mal et le mal dans le bien.

La troisième erreur que Meslier relève annonce sa critique sociale et révolutionnaire : il y dénonce le christianisme prônant aux faibles et aux opprimés la résignation face aux injustices dont ils sont victimes.

## **Les idées sociales, politiques et tactiques de Meslier**

L'essentiel des idées sociales et politiques que Meslier expose sont consignées dans sa « Sixième preuve ». Mais elles ne s'y limitent pas. Elles y sont annoncées dans son « Avant-propos » et exprimées avec clarté et force dans sa « Conclusion », dans laquelle on retrouve son appel au soulèvement et son projet révolutionnaire. C'est dire que ces idées sont cruciales dans sa pensée.

Sa dénonciation de l'Église et du christianisme emprunte les chemins de la critique des injustices profondes qui sont au fondement de l'organisation de la société et que met en œuvre un pouvoir politique couvert et béni par l'Église.

Prises comme telles, les conceptions communistes ou, si l'on préfère, égalitaristes que Meslier défend ne constituent pas les idées par lesquelles il innove le plus en son temps. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, avant lui et après lui, regorgent de textes et de récits qui décrivent – et prônent – une société idéale, idyllique, réconciliée, où la propriété privée et l'inégalité auront été abolies, dans la droite ligne du genre initié par Thomas More au début du XVI<sup>e</sup> siècle, celui de l'utopie.

Meslier, en se prononçant pour une société où l'on se partage tout en commun, tant le travail que les richesses issues du travail, ne se singularise pas ici de cette tradition communiste utopique qui traverse les Temps modernes. Sa conception sociale reste d'ailleurs foncièrement agraire.

Il ne fait rien d'autre que traduire les dures réalités paysannes des Ardennes et de la Champagne, régions de misère et de guerres à son époque. C'est la richesse féodale qu'il dénonce, celle fondée sur la terre, la richesse immobilière, mais pas la richesse mobilière, celle du capital, celle de la bourgeoisie montante qui investit pourtant dans les ateliers et les manufactures, pas loin de sa campagne, à Charleville, à Mézières ou à Sedan.

Lacune dans sa conception sociale sans doute. Il est cependant à remarquer qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les plus radicaux des révolutionnaires, ceux de Quatre-vingt-treize, et Babeuf lui-même, deux tiers de siècle après Meslier, négligeront aussi la propriété mobilière lorsqu'ils s'en prendront à la propriété privée, presque exclusivement conçue comme étant la propriété foncière.

De même, en ce début de siècle, la noblesse est bien la cible première des critiques de Meslier :

On a bien raison de comparer ces gens-là à des vermines car, de même que la vermine est une mauvaise engeance qui ne fait qu'incommoder, qu'elle ne fait que manger et ronger continuellement le corps de ceux qui en sont infectés, de même aussi ces gens-là ne font qu'inquiéter, que tourmenter, que manger et ronger les pauvres peuples.

Meslier demande que chacun s'occupe à un juste travail, et l'oisiveté et la fainéantise sont chez lui des maux à supprimer. Ainsi, la mendicité professionnelle – faire-valoir d'ailleurs de la charité chrétienne ! – qui était aussi une « profession » admise et livrait les campagnes au rançonnement, y est dénoncée, au même titre que les moines, entretenus par le travail des « pauvres peuples » et qui, en évidente contradiction avec le vœu de pauvreté, vivent dans l'opulence.

Le clergé séculier est aussi en ligne de mire : « tous les prêtres ensemble » dit Meslier, ne valent pas « un seul coup de hoyau ». Mais, contredisant toute assimilation de ses conceptions sociales avec celles de l'anarchisme, il admet que, pour peu qu'on les débarrasse de leur fonction religieuse première, les prêtres puissent jouer un rôle utile :

puisqu'il faut, dans toutes les républiques bien réglées, qu'il y ait des maîtres qui enseignent la vertu et qui instruisent les hommes dans les bonnes mœurs aussi bien que dans les sciences et dans les arts.

Loin de ces préoccupations anarchistes dans lesquelles certains auteurs, projetant leurs propres souhaits personnels, tentent de le confiner, loin donc de dénier toute forme d'autorité, Meslier pose la question de savoir quelle classe sert cette autorité : ou bien les puissants et les nantis, ou bien le peuple travailleur.

Autre trait de modernité chez Meslier : en contradiction ouverte avec le mépris dans lequel l'Église tient les artistes, il considère qu'ils exercent un métier utile pour le divertissement de ceux qui travaillent durement, « car les gens de cette profession servent au moins à réjouir et à divertir agréablement les peuples ».

C'est en termes matérialistes que Meslier pose sa critique sociale : la violence des rapports sociaux qu'il dénonce provient de l'inégalité issue de la propriété privée, non l'inverse. En exposant les avantages du partage en commun des richesses et de l'organisation communiste de la société, il défend aussi l'idée que les carences et les pénuries de biens proviennent, non pas de la nature, mais de l'appropriation privée, la terre étant à même de procurer suffisamment de richesses à l'humanité.

Précurseur à nouveau ici du féminisme et sans avoir rien de libertin, il innove particulièrement en s'opposant à l'indissolubilité du mariage voulue par l'Église dont il dénonce les conséquences néfastes pour les époux comme pour les enfants et, de façon générale, pour les masses appauvries, de même qu'en se prononçant pour l'union libre dans l'intérêt tant des femmes que des hommes.

Il défend aussi la « communauté des enfants », leur éducation et leur instruction en commun, seule susceptible de supprimer les inégalités que présentent les familles.

Enfin, et ce n'est pas là la moindre de ses singularités dans la France d'avant la Révolution, il est le seul en son siècle à appeler au tyrannicide et à la suppression de la monarchie absolue, à cette époque où celle-ci est étonnamment épargnée par les critiques tant bourgeoises que populaires.

Meslier est effectivement, dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, le seul penseur révolutionnaire, le seul à prôner le renversement de la féodalité et de la monarchie tout à la fois. Robespierre et Saint-Just ne deviennent révolutionnaires qu'à la faveur des événements révolutionnaires ouverts en 1789. Et si Marat, dans *Les Chaînes de l'Esclavage*, quinze ans avant la Révolution, appelle aux « feux de la sédition » populaire,

Meslier, un demi-siècle avant lui, offre bien plus qu'un seul appel, il offre un projet et un programme révolutionnaires.

Il conclut en effet son *Mémoire* en prônant la révolution, cette « si noble, si généreuse, si importante et si glorieuse entreprise », initiative qu'il veut universelle et historique. C'est là aussi là où il lance son mot d'ordre :

Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages !

qui résonne aujourd'hui avec une étrange modernité, comme répercuté par l'écho célèbre d'un autre, énoncé au cœur du monde industriel plus d'un siècle après lui.

Il y formule son projet de société nouvelle : l'instauration d'une sage autorité publique, la dictature sur les oppresseurs, l'établissement et le maintien de la liberté, l'exclusion des religions et des cultes, le partage en commun du travail, le partage en commun des richesses. Il a également prôné plus tôt (sans le rappeler dans ce chapitre conclusif) : l'union libre des hommes et des femmes et l'éducation en commun des enfants. Voici quelques exemples de la façon dont il formule son projet :

- établir [...] des bons, des sages et des prudents magistrats ;
- opprimer tous les oppresseurs ; rendre esclaves vos tyrans mêmes ; excommuniez-les entièrement de votre société ;
- combattre pour la liberté publique ; maintenir toujours la liberté publique ;
- point d'autre religion parmi vous que celle de la véritable sagesse et de la probité des mœurs ; abolir entièrement la tyrannie et le culte superstitieux des dieux ;
- s'occuper tous à quelques honnêtes et utiles exercices ; nullement juste que les uns portent seuls toutes les peines du travail ;
- vous serez misérables [...] tant que vous ne posséderez pas et que vous ne jouirez pas tous en commun des biens de la terre ; *etc.*

De même il y expose son programme pratique et militant d'action insurrectionnelle : celui de l'union des damnés de la terre, du renversement de l'oppression politique et religieuse, de l'internationalisme des masses asservies, de l'organisation clandestine de la révolution, de la propagation de la conscience révolutionnaire dans les masses, de la transformation de la guerre des nations en guerre des classes, de la grève générale révolutionnaire. Il l'exprime, entre autres, en ces termes :

- secouez d'un commun accord et d'un commun consentement le joug de la tyrannie et des superstitions ; excitez-vous et encouragez-vous les uns les autres ;
- renversez partout ces trônes d'injustices et d'impiétés ;
- unissez-vous donc, peuples ;
- communiquer secrètement vos pensées et vos désirs ; conspirer [...] unanimement tous à vous délivrer de ce commun esclavage ;
- répandez partout [...] des écrits semblables ;
- au lieu de combattre les uns contre les autres pour le choix des tyrans [...] vous devriez vous joindre tous ensemble pour les détruire ;
- privez-les [...] de ce suc abondant qu'ils tirent par vos mains de vos peines et de vos travaux, retenez vous-mêmes par vos mains toutes ces richesses ; abandonner entièrement leur service.

Meslier est, de fait, le premier philosophe à vouloir « transformer le monde », le premier athée à sortir l'athéisme de sa gangue aristocratique élitaire et à le revendiquer comme pensée libératrice des masses populaires, le premier penseur à concevoir que le monde s'explique par lui-même mais qu'il faut cependant le révolutionner.



Alors que, au XVIII<sup>e</sup> siècle, tous les penseurs du communisme ou de l'égalitarisme l'envisagent comme utopique, Meslier est bien le seul théoricien à vouloir fonder une société sans classes par l'action populaire des masses. Unique penseur révolutionnaire en France avant la Révolution, il est aussi le premier critique social à considérer la propriété privée comme la cause de l'inégalité et de l'oppression, et la religion comme le produit et la preuve de celle-ci.

## **La philosophie mesliériste : un athéisme matérialiste anticartésien**

Dans ses deux dernières « preuves », la volumineuse septième et la huitième, également développée, Meslier élabore sa conception matérialiste où la matière, incréée, existe de tout temps, évoluant et se transformant en vertu de sa dynamique propre, une conception du monde et de la vie qui rend illusoire l'idée qu'elle puisse provenir d'un principe immatériel que serait Dieu.

Il élabore seul cette conception, loin des cercles où se forme la pensée des Lumières, hors de ces salons feutrés et distingués où fermente la pensée rationaliste et matérialiste française moderne. Il le fait avec peu de livres (il cite par exemple avec enthousiasme Montaigne ; il réfère aussi à La Bruyère et à Marana, l'auteur de *L'espion turc* dont Montesquieu s'inspirera pour ses *Lettres persanes* ; il analyse par le menu les ouvrages de disciples de Descartes, mais pas de ce dernier lui-même, qu'il ne cite jamais dans le texte), dans l'univers clos de son presbytère, au sein d'une campagne ployant sous les aléas des cycles saisonniers, le poids des droits féodaux et le fléau des guerres.

Comme sa conception égalitaire et révolutionnaire, la conception athée et matérialiste de Meslier est radicalement et profondément nouvelle. C'est effectivement avec Meslier que la pensée reconnaît à la matière le droit de se déterminer elle-même et par elle-même :

- la matière est d'elle-même ce qu'elle est ;
- elle a d'elle-même son mouvement ;
- elle est véritablement la première cause de toutes choses ;
- tout ce qu'il y a dans la nature peut se faire par les lois naturelles du mouvement et par la seule configuration et combinaison, ou modification des parties de la matière.

Le mesliérisme ouvre l'horizon d'une interprétation de la matière indépendante de toute détermination autre qu'elle-même. Il représente une rupture radicale non seulement avec la pensée religieuse médiévale mais avec le cartésianisme aussi, cette pensée du XVII<sup>e</sup> siècle qui ouvrait la porte à la raison, mais qui, en laissant à Dieu le domaine de l'âme pour réserver à l'homme celui du monde, nourrissait la contradiction en son sein, ouvrant cette porte sur un mur, celui où elle se fracassera, laissant une alternative : ou rebrousser chemin, ou abattre le mur.

Les cartésiens chrétiens, tels Malebranche et Fénelon, emprunteront la première voie, celle de la régression. Ils s'ingénieront à utiliser la raison cartésienne pour « prouver » Dieu. Meslier, lui, bataillant pied à pied avec ces cartésiens, se met en devoir d'abattre le mur, et d'ouvrir l'horizon à un monde à la fois matériel et spirituel définitivement débarrassé de Dieu, qu'il va traquer jusque dans ses derniers retranchements, l'en expurger et l'éliminer.

Si Descartes, en opposition avec la scolastique cléricale, constituait un moment important dans l'histoire de la pensée, il laissait exister Dieu bien à son aise en séparant l'âme de la

matière par un mur infranchissable, constitutif de son dualisme : la main gauche tendue vers le matérialisme, mais le pied droit chevillé dans l'idéalisme. Dieu n'expliquait déjà plus la matière, mais la matière n'expliquait pas encore Dieu, qui subsistait toujours.

Ainsi, pour Descartes, l'âme était-elle distincte et séparée du corps : l'homme y était constitué d'un corps matériel et d'une âme immatérielle indépendants l'un de l'autre... mais qui pourtant agissaient l'un sur l'autre. Cette contradiction constitutive de la pensée de Descartes, non conçue et comme occultée par lui, n'était pas gage d'une conception philosophique destinée à durer : le cartésianisme devait encore être dépassé sur la longue route qui menait de l'obscurantisme à la rationalité matérialiste.

Pour Meslier en revanche, l'âme – c'est-à-dire la pensée, les sensations, les sentiments, les passions, *etc.* – « n'est ni spirituelle ni immortelle, comme nos cartésiens l'entendent ». Elle ne peut pas l'être puisqu'elle agit sur le corps et que le corps agit sur elle. Elle est matérielle et donc, comme le corps, avec le corps, mortelle.

Cette étape nouvelle de l'histoire de la pensée, celle de la matière affranchie de Dieu, libérée de son interprétation idéaliste, déterminée par elle seule, mue par elle-même, Meslier la représente.

Contre Fénelon qui voit la main de Dieu dans les beautés de la nature, il affirme :

Tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la nature ne démontre pas tant l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, comme le moindre mal démontre qu'il n'y en a point.

Le mal à l'œuvre dans le monde et dans la vie est effectivement pour lui une preuve supplémentaire que Dieu ne peut pas être. Ce sont jusqu'aux vers de terre écrasés qui, dans leur souffrance, hurlent que Dieu n'est pas :

Et quand il n'y aurait même que la mort et que le mal que souffrent des mouches, des araignées ou des vers de terre que l'on écrase sous les pieds, cela suffirait pour démontrer qu'elles ne sont point les ouvrages d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon et infiniment sage.

Ici encore, Meslier opère en matérialiste le retournement de l'argumentation idéaliste du cartésianisme. Contre cette pensée pour laquelle les perfections relatives du monde terrestre sont les manifestations de la perfection absolue de Dieu, il défend l'idée inverse : les imperfections que recèle la réalité vécue montrent par l'évidence que la perfection absolue n'existe pas, et la présence du mal dans le monde prouve l'inexistence d'un Dieu infiniment parfait.

Meslier part du rationalisme et des acquis antiscologistes offerts par le cartésianisme pour connaître le monde. Mais, l'utilisant à la fois comme tremplin et comme repoussoir, il s'y oppose là précisément où le cartésianisme donne encore tant de gages à la pensée religieuse dont il prétend se séparer. Il le fait au moins sur trois questions essentielles de la philosophie cartésienne :

### *1. Le renversement de la préséance cartésienne de l'idée d'infini sur celle du fini*

Pour Descartes, nous avons d'abord l'idée de l'infini avant d'avoir celle du fini, parce que nous avons d'abord l'idée de Dieu qui est infini et absolu avant d'avoir celle du monde, fini et relatif, dans lequel nous vivons. C'est cette connaissance « innée » de

l'infini qui nous permet, en regard de cet absolu, de prendre conscience de la relativité des choses terrestres et de mesurer ainsi ce qui nous sépare du Dieu créateur et infini.

Pour Meslier, au contraire, nous avons d'abord l'idée immédiate du fini (que ce soit en étendue, en temps ou en nombres), idée à partir de laquelle nous déduisons facilement l'idée de l'infini. Cette idée de l'infini n'est en rien surnaturelle, car si l'on veut concevoir une limite à l'espace le plus grand que l'on puisse imaginer (ou à la durée ou aux quantités), on peut tout aussi aisément concevoir un dépassement sans fin de cette limite :

Nous ne saurions concevoir qu'il y ait de bornes dans cette étendue et qu'elle ne soit pas infinie, parce que si elle n'était pas véritablement infinie, nous y pourrions concevoir quelques bornes, et comme nous n'y pouvons concevoir aucune borne sans concevoir en même temps un au-delà des dites bornes, ou de la dite borne, qui marque nécessairement toujours de l'étendue, c'est une preuve évidente qu'il n'y a point de bornes dans l'étendue et, par conséquent, qu'elle n'a point de fin et qu'elle est infinie.

En synthèse, là où Descartes conçoit Dieu comme créateur de l'homme, Meslier, en renversant les perspectives, affirme la préséance de l'homme sur l'idée qu'il se forme de Dieu et pose l'homme comme créateur de Dieu.

### 2. *Le renversement de la théorie cartésienne des « animaux-machines »*

Descartes, dans son *Discours de la méthode*, que l'on se plaît encore bien souvent à considérer comme relevant du plus éthéré des raffinements de la pensée, consacre cependant une place à la théorie lourde, barbare et inhumaine des « animaux-machines » par laquelle il refuse aux animaux pensée, conscience et sentiments, réservés par lui et ses disciples, pour justifier Dieu et la croyance en lui, aux créatures humaines, seules dotées d'une âme.

À l'inverse, alors que Descartes, pour élever l'homme au rang de création particulière de Dieu, abaisse les animaux, Meslier les élève pour ravalier Dieu au rang de création particulière de l'homme. Pour lui, les animaux sont, comme les hommes, doués de sentiments et de pensées. Précurseur de l'éthologie moderne, il considère qu'ils ont eux aussi un langage et, outre qu'il est moins élaboré que celui des hommes, que ce langage en diffère encore sur ce point :

Il n'est point suspect ni équivoque : il est clair et net, et est moins suspect que le langage ordinaire des hommes qui souvent sont pleins de déguisements, de duplicité et de fourberie.

### 3. *Le renversement de l'équation cartésienne de la matière et de l'étendue*

Pour Descartes, la matière doit nécessairement être étendue (c'est une *res extensa* ou « substance étendue ») à la différence de l'âme qui, n'ayant aucune étendue, est toute entière spirituelle et immatérielle (c'est une *res cogitans* ou « substance pensante »). Cette adéquation entre matière et étendue, posée comme évidente et certaine par Descartes, lui permet de laisser à Dieu le domaine, considéré comme immatériel parce que sans étendue, de l'âme et de la spiritualité, tout en réservant à la raison humaine le droit d'investiguer celui des choses matérielles. Descartes défend ainsi une philosophie (c'est-à-dire une conception du monde et de la vie) dualiste et contradictoire.

En l'attaquant sur sa contradiction même, Meslier fait éclater ce dualisme : comment l'âme (la conscience, les pensées, les sentiments, les sensations, les désirs, *etc.*) peut-elle

agir sur le corps et le corps sur l'âme si ceux-ci sont absolument incompatibles l'un avec l'autre dans leur nature et leur définition mêmes. Ici aussi, étonnant précurseur de la physique moderne (étonnant surtout parce que ses démonstrations se fondent sur une base purement logique et non expérimentale), Meslier dépasse cette contradiction : il défend le point de vue que la matière n'est pas identifiable à l'étendue, qu'elle doit en être dissociée et qu'il peut, en conséquence, exister de la matière qui ne soit pas étendue.

Ainsi, pour Meslier, l'âme, sans pour cela être « ni ronde, ni carrée, ni divisible en longueur ou en largeur », est matérielle et mortelle.

Il est ridicule à nos cartésiens de prétendre que nos pensées, que nos raisonnements, que nos connaissances, que nos désirs, que nos volontés et que les sentiments que nous avons de plaisir ou de douleur, d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse, etc. ne soient pas des modifications de la matière, sous prétexte que ces sortes de modifications de notre âme ne sont point étendues en longueur, en largeur et en profondeur, et sous prétexte qu'elles ne sont ni rondes ni carrées, et qu'elles ne peuvent être divisées ou coupées en pièces et en morceaux.

Elle est donc bien de la matière comme le sont les corps étendus :

L'esprit, la vie, la pensée et le sentiment ne sont point des substances ni des êtres propres et absolus mais seulement des modifications de l'être qui vit et qui pense.

Ou encore :

Ce n'est point dans aucune étendue mesurable [...] de la matière que consistent les connaissances et les sensations des hommes et des bêtes, mais dans les divers mouvements [...] qu'elle a dans les hommes et dans les bêtes.

Ou, pour expliciter plus avant son propos :

Ce n'est pas précisément la matière qui pense, mais c'est l'homme ou l'animal composé de matière.

Le cartésianisme, à l'évidence, nœud de contradictions que Meslier tranche, a vécu.

\*

D'où vient cette puissance explosive du mesliérisme ? D'où tire-t-elle sa force argumentative ? Comment se fait-il qu'un penseur aussi solitaire et que rien ne prédisposait à produire une œuvre aussi pénétrante, ait été, en de si nombreux domaines de la pensée, un précurseur et un fondateur ?

Pour en finir avec le dualisme bloqué du cartésianisme comme pour élaborer sa conception révolutionnaire, Meslier a en fait moins puisé dans la spéculation philosophique que dans la vie des campagnes, celle de la paysannerie, et dans l'expérience elle-même de cette classe de labour.

Ainsi n'hésite-t-il pas, par exemple, à convoquer les distingués « Messieurs les cartésiens » à venir expliquer devant des paysans leur théorie barbare et ridicule des « animaux-machines » pour que ces hommes et ses femmes simples mais dont le « jugement est si bien fondé en cela sur la raison et sur l'expérience que l'on voit tous les jours », éclatent d'un grand rire joyeux et irrévérencieux.

De même, c'est à un homme « qui n'avait ni science ni étude mais qui, selon les apparences, ne manquait pas de bon sens » qu'il se réfère au tout début de son *Mémoire* pour énoncer sa fameuse boutade sur les tripes ecclésiastiques à l'usage des lanternes pour aristocrates, sorte de raccourci imagé et populaire du projet révolutionnaire, construit et mesuré, qu'il va exposer.

Meslier trouve sa force dans cette vaste expérience pratique, concrète, matérielle de la vie et de la condition paysannes. Une source qu'aucun autre penseur n'a explorée, qu'aucun ne connaît aussi bien, aussi intimement que lui. C'est là que réside la raison pour laquelle le mesliérisme est une pensée à la fois si radicale et si profonde, et qu'il explore tant de voies nouvelles et inédites en philosophie et en politique.

Même s'il a exploité autant qu'il le pouvait ceux dont il lui a été donné de disposer, Meslier, comme penseur et comme philosophe, a lu peu de livres. Mais il a lu celui grand ouvert de la vie, et la source principale de sa pensée a été celle-là même.

Cette richesse multiforme de la vie enfin émancipée des superstitions et des arguties sous lesquelles on l'étouffe, Jean Meslier l'a léguée à la postérité.

Aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, découvrons-le, lisons-le !

## *Nota bene*

Qu'on me permette cette remarque finale.

Le présent ouvrage, riche en iconographie, ne reproduit aucune image représentant le visage de Jean Meslier. On trouve cependant ça et là sur Internet, au hasard des sites où il est question de lui, quatre ou cinq portraits qu'on lui attribue. Ils sont tous, comme le disait Maurice Dommanget en 1965, où l'on en découvrait déjà quelques-uns sur l'une ou l'autre brochure imprimée, « pure fantaisie <sup>4</sup> ». Il n'y a en fait aucun portrait véritable du curé d'Étrépy, raison pour laquelle nous n'en reproduisons aucun ici.

Par ailleurs, les sites où il en est question, de qualité fort inégale, s'ils offrent des éléments de connaissance de Meslier, renferment parfois aussi beaucoup d'erreurs dont certaines sont de taille, et on ne s'y fierait guère.

Le texte complet de son *Mémoire* est bien reproduit sur « Google Books » (recherche sous « le Testament de Jean Meslier »), mais il n'est celui d'aucun des trois manuscrits autographes de Meslier conservés à la Bibliothèque nationale de France (BnF). Il est la reproduction du texte édité en 1864 par le libre-penseur hollandais Rudolf Charles sur base d'une copie non autographe du *Mémoire* (écrite vraisemblablement à partir d'un quatrième manuscrit malheureusement perdu qu'a rédigé Meslier) et présente en conséquence des différences avec les trois manuscrits autographes retrouvés.

Exception faite de ce texte plus ou moins fidèle d'un copiste publié par Rudolf Charles, les œuvres attribuées à Meslier que l'on peut lire « dans le texte » sur le Net ne sont pas de lui, y compris sur le site pourtant universitaire de l'UQAC (Université du Québec à Chicoutimi) qui numérise, non le *Mémoire* de Meslier, mais l'*Extrait* tronqué et dénaturé qu'en a proposé Voltaire ([http://classiques.uqac.ca/collection\\_documents/meslier\\_jean/testament/testament.html](http://classiques.uqac.ca/collection_documents/meslier_jean/testament/testament.html)).

Plus encore, comme l'a noté Marc Genin (voir « Destinée du *Mémoire* de Jean Meslier », *infra*), on présente souvent cet *Extrait* comme le *Mémoire* intégral et originel lui-même de Meslier, alors que Voltaire en mutile et falsifie le propos puisqu'il fait, dans sa présentation même, on l'a vu, passer le théoricien fondateur de l'athéisme pour un déiste « voltairisé », utilisant exclusivement Meslier comme une arme dans son propre combat contre l'Église et le christianisme, et en excluant méticuleusement les démonstrations athées, matérialistes, communistes et révolutionnaires – c'est-à-dire l'essentiel de ce par quoi Meslier innove !

Cette mutilation voltairienne du *Mémoire* de Meslier est par ailleurs souvent assortie, en un même ouvrage, sous forme de publications qui ont circulé et circulent encore tant en versions livresques que virtuelles du *Bon sens du curé Meslier*, une œuvre athée d'Holbach au titre fallacieux en fait qui, en conséquence, comme l'indique également Marc Genin (voir *ibid.*, *infra*) n'est nullement celle de Meslier.

Seul le texte du *Mémoire* publié pour la première fois en 1970-1972<sup>5</sup>, assorti de ses « lettres aux curés du voisinage » et de son *Anti-Fénelon* (ses notes marginales à la *Démonstration de l'existence de Dieu* de Fénelon, dont des copies reprenant ses annotations ont circulé au XVIII<sup>e</sup> siècle et nous sont parvenues), sont de la plume de Meslier. On se référera donc exclusivement à ces textes.

En parfaite conformité avec le dessein d'offrir à le lire dans le texte, ce sont, de même que les extraits que l'on trouve dans mon *Lire Jean Meslier*, des citations de cette seule version correcte du *Mémoire* que Marc Genin a rassemblées dans le présent ouvrage.

## Notes

1. Dans sa « Préface » à mon livre *Lire Jean Meslier, curé et athée révolutionnaire. Introduction au mesliérisme et extraits de son œuvre*, Bruxelles, éd. Aden, 2008, p. 9. Il ajoutait à propos de l'œuvre de Meslier : « Et du chemin reste à faire pour qu'elle soit connue du grand public. » Le présent *Cahier d'Études ardennaises* s'inscrit dans cette perspective : faire sortir Meslier de l'ombre.

2. Voltaire termine en effet son *Extrait* qu'il publie du *Mémoire* de Meslier en faisant s'adresser à Dieu ce théoricien fondateur de l'athéisme, pour le « supplier [...] de daigner nous rappeler à la Religion Naturelle, dont le Christianisme est l'ennemi déclaré ; à cette religion simple que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes » (voir « *Nota bene* », *in fine*).

3. *Lire Jean Meslier*, *op. cit.*, p. 32.

4. *Le curé Meslier, athée, communiste et révolutionnaire sous Louis XIV*, Paris, Julliard, 1965, p. 540.

5. *Œuvres de Jean Meslier*, édition animée et coordonnée par Roland Desné, Paris, Anthropos, 1970-1972, 3 tomes.